

**Zeitschrift:** Freiburger Zeitschrift für Philosophie und Theologie = Revue philosophique et théologique de Fribourg = Rivista filosofica e teologica di Friburgo = Review of philosophy and theology of Fribourg

**Band:** 37 (1990)

**Heft:** 1-2

**Artikel:** Canterbury et Rome, proches et loin

**Autor:** Tillard, J.-M.-R.

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-760843>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 02.02.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

J.-M.-R. TILLARD, O.P.

## Canterbury et Rome, proches et loin\*

Dans cette brève étude, nous voudrions simplement présenter la conviction majeure à laquelle, après de nombreuses années d'un travail continu mené avec le plus grand sérieux théologique, la commission de l'*ARCIC I* était parvenue au moment où elle se séparait, son mandat rempli. Nous le faisons avec beaucoup d'émotion, en pensant en particulier aux membres de ce groupe qui sont maintenant dans la paix de Dieu. Car ces années, rudes et extrêmement exigeantes, furent des années de bonheur évangélique, d'expérience de la puissance de la grâce. Nous étions sûrs que, empruntant nos pauvres énergies, Dieu ressoudait nos deux grandes traditions dans la vérité d'une *koinônia* visible dans laquelle chacune se trouvait respectée et enrichie par l'autre. Au moment où nous nous séparions, le membre le plus ancien de notre groupe, Mgr Butler, confiait à Julian Charley et à nous-mêmes qui étions les plus jeunes, ce qu'il appelait son «envie»: nous, nous allions voir l'Unité, chanter le Magnificat, alors que lui ne pourrait s'y associer que «par la voix des anges». Hélas, tout pousse à croire que sur ce point le cher Bishop Butler s'est trompé.

Mais ce n'est pas de cette nostalgie que nous voulons faire l'objet de notre étude. Nous désirons, disions-nous, réfléchir sur la conviction qui a peu à peu germé dans la conscience de la commission et est devenue comme son inspiration fondamentale. L'*ARCIC I* était convaincue, au terme de son mandat, que la division schismatique des deux communions (la communion romaine et la communion anglicane) était certes

\* Cette conférence a été présentée lors de la Journée de l'Europe organisée par l'Université de Fribourg, le 3 mai 1989.

évidente au plan canonique, et que la bulle *Regnans in excelsis* de Pie V qui excommuniait Elisabeth et déliait ses sujets de toute allégeance avait été le dernier coup de ciseau tranchant les liens de communion juridique qui depuis 1529 se défaisaient lentement. Mais elle avait acquis la certitude que cette situation schismatique canonique se superposait à une situation de communion dans la foi et la *praxis* évangélique beaucoup plus profonde que ce que les apparences laissaient croire. C'est d'ailleurs pour caractériser cette communion qui subsistait sous la rupture canonique qu'elle avait, après une scrupuleuse analyse des principaux points doctrinaux autour desquels polémiques et controverses s'étaient enflammées, inventé l'expression *substantial agreement*. Elle voulait par là signifier que – sauf sur l'un des points en question – les deux Eglises traduisaient dans un langage différent, en une «psychologie ecclésiale» différente, la même et unique foi, le même et unique accueil de la Révélation.

#### CE QUI NOUS DIVISE AU PLAN DE LA FOI VÉCUE EST PEU

1. Commençons par rappeler un document historique que l'on a oublié, l'ensevelissant sous les dossiers. En 1632, le pape Urbain VIII avait chargé un bénédictin anglais, *scholar* réputé et condisciple du primat anglican William Laud, d'une importante mission. Le Père Léandre de Saint Martin Jones devait étudier le *Church Order* et la doctrine de l'Eglise anglicane. Or son Rapport avait été d'une ouverture surprenante, un siècle après la rupture :

L'Eglise anglicane conserve la même hiérarchie qu'elle avait avant le schisme; ses ministres sont, sous bien des rapports, ordonnés suivant les formes du Pontifical romain; on y fait profession de croire dans toute son intégrité la doctrine catholique sur la trinité, l'incarnation, la divinité de notre Sauveur et aussi sur la Providence, la prédestination, la justification, la nécessité de bonnes œuvres, la coopération du libre-arbitre avec la grâce de Dieu. Ils admettent les quatre premiers conciles généraux, les trois Symboles authentiques des apôtres, de Nicée ou de Constantinople et de saint Athanase, tels qu'ils sont reçus dans l'Eglise romaine; ils ont le plus grand respect pour l'Eglise primitive, pour le consentement unanime des anciens Pères et pour toutes les traditions et les cérémonies qui sont suffisamment prouvées par le témoignage de l'antiquité; ils ont une liturgie fixe tirée de la liturgie romaine; ils admettent la distinction des trois ordres, évêques,

prêtres et diacres... Ils retiennent plusieurs points que les Protestants du continent rejettent... les membres les plus savants de cette Eglise n'ont pas un grand éloignement pour la primauté du pape qu'ils reconnaissent comme évêque du premier siège et comme patriarche d'Occident. Quelque répugnance qu'ils aient pour le dogme de la transsubstantiation, plusieurs d'entre eux croient à la présence réelle et au sacrifice de la messe. Sur tous ces articles et sur plusieurs autres, la différence vient principalement de la différente manière de s'exprimer; sur quoi on pourrait facilement s'entendre dans des conférences amicales <sup>1</sup>.

On pourrait résumer ce texte en disant que, selon lui, l'Eglise catholique romaine peut, en ce qui concerne l'essentiel du dogme, reconnaître dans la doctrine et la vie de l'Eglise anglicane le contenu de sa propre foi. Il existe des différences dans les rites d'ordination, néanmoins il semble au Père Léandre que «les ministres sont sous bien des rapports ordonnés suivant les formes du Pontifical romain». Les différences majeures portent sur l'intelligence du sacrement de l'Eucharistie et sur la mise en œuvre concrète de la primauté romaine. Mais là entre en jeu une question de langage, une «différente manière de s'exprimer» sur laquelle «on pourrait facilement s'entendre dans des conférences amicales». Nous commençons par citer ce document parce qu'il est l'un des témoins d'une lecture non polémique de la situation anglicane par un catholique romain compétent et chargé d'un mandat officiel de Rome, à une époque où (comme le prouvera la mort tragique de l'Archevêque Laud lui-même) l'agressivité fuse de partout. Cette agressivité prendra souvent prétexte des différences que le Père Léandre notait. Elle en fera même son arme. Pourtant tout pousse à affirmer qu'en elles-mêmes ces différences ne devaient pas nécessairement conduire à une telle flambée de polémiques et de controverses.

Le Père Léandre avait vu juste. D'ailleurs, après lui, dans leurs discussions avec l'Archevêque Laud et l'évêque de Chichester, Montagu, Mgr Panzani (délégué apostolique) et le Père Davenport (franciscain) allaient aboutir aux mêmes conclusions. On sait que Davenport, dans sa *Paraphrastica Expositio Articulorum Confessionis Anglicanae* (devenue par la suite un appendice au traité *Deus, natura, gratia*), s'efforcera

<sup>1</sup> Cité d'après André PAUL, *L'unité chrétienne*, Paris 1930, qui s'appuie lui-même sur I. DOLLINGER, *Conférences sur la réunion des Eglises*, Paris 1880, 110–111 et M. TABARAUD, *Histoire critique des projets formés depuis trois cents ans pour la réunion des communions chrétiennes*, Paris 1824, 258.

de montrer que les «doctrines» anglicanes demeurent des expressions légitimes de la tradition catholique<sup>2</sup>. Dans l'intéressant dialogue qui naîtra, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, entre anglicans et gallicans, encouragé par la sympathie de l'Archevêque de Canterbury William Wake (Primat de 1716–1737), cette question se clarifiera. On percevra mieux comment au cœur du conflit se trouvent moins des points dogmatiques que l'épineuse question des relations entre Rome et les prérogatives des Trônes. Il est important de rappeler que dans son *Tract. 90* (en 1841), qui soulèvera une tempête, Newman cherchera à montrer qu'en sa profondeur l'âme anglicane (même lorsqu'elle s'exprime dans les *Thirty Nine Articles*) reste catholique (même si la catholicité s'exprime dans les décrets du concile de Trente).

2. Mais pour percevoir la strate catholique de l'anglicanisme c'est moins aux documents qu'au mouvement même de l'histoire qu'il faut recourir. Prise dans son ensemble, saisie dans un unique regard qui s'applique à la lire par les sommets, l'histoire de l'anglicanisme se révèle, en effet, très typique. Il n'est pas fortuit que périodiquement, et sans jamais opérer de rupture interne ou de schisme explicite, la communion anglicane voie surgir en elle des dynamismes redisant son appartenance à la grande Tradition catholique, en soulignant comment au sein du courant de la Réforme elle a explicitement refusé de consentir à tout ce qui mettait en cause particulièrement la structure catholique de l'Eglise de Dieu. On ne peut pas dire que, prise *in globo*, la tradition anglicane se soit voulue en rupture avec la grande Tradition catholique. Et cela non pas seulement au plan de la vie de sainteté mais aussi à celui de la hiérarchie ministérielle et des fonctions de celle-ci. A lire les grands théologiens de son histoire on perçoit comment la rupture avec le siège de Rome, qui est évidente, ne signifie pas pour l'ensemble des anglicans une rupture avec la grande ligne de force de la catholicité. Il s'agissait – selon la formule qui a peu à peu émergé – d'une volonté de Réforme *dans la catholica* et non parallèlement à elle, d'une *Ecclesia simul catholica et reformata*. C'est d'ailleurs ce qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, sous l'influence du mouvement d'Oxford, la théorie des *Branches* de l'unique Eglise, explicitée surtout par W. Palmer, *Treatise on the Church of Christ*, publié en

<sup>2</sup> L'ouvrage a été traduit en anglais par F.G. Lee, en 1865. Voir l'article rapide de E. BURTON, dans *Catholic Encyclopedia*, t. 4.

1838, cherchera à justifier: la *catholica Ecclesia* se trouve, selon elle, dans les trois *branches* qui continuent de confesser la foi de la grande Tradition patristique et de maintenir la succession épiscopale, c'est-à-dire l'Église catholique romaine, l'Église catholique orientale, l'Église anglicane. Quoiqu'il en soit de certaines intentions de Cranmer et de l'adhésion de plusieurs réformateurs anglais aux idées de la Réforme continentale, il semble bien que prise *in globo*, dans sa conscience commune, l'Église d'Angleterre n'ait pas choisi de se couper de la catholicité. Elle n'a voulu se couper que de Rome, un peu comme l'avait fait, dans un contexte fort différent et une perspective tout autre, l'Église de Constantinople. Ceci explique pourquoi la question de la primauté romaine sera, jusque dans les discussions de l'*ARCIC I*, la plus coriace.

Qu'on nous comprenne bien. Ce que nous venons de rappeler est la conviction anglicane. L'Église catholique, tablant sur l'appartenance de l'anglicanisme au large mouvement de la Réforme et sur les infiltrations protestantes décelables jusque dans les révisions des rituels sacramentels par Cranmer et ses pairs, portera d'ordinaire sur cette prétention anglicane un jugement quelque peu cynique, parfois hautain. Ce n'est qu'une fausse prétention, diront surtout les catholiques anglais fidèles à Rome, excédés par l'intolérance dont ils sont l'objet et la négation de plusieurs de leurs droits. Pourtant il est remarquable que, mis à part la bulle *Apostolicae Sedi* de Pie IX (16 septembre 1864) et le ton arrogant du cardinal Patrizi (préfet du Saint Office) dans sa correspondance avec les *Anglo-catholics* (en 1863), le Siège romain se montre hésitant sur la non-validité de cette revendication par les anglicans de l'appartenance à la grande Tradition «catholique». Le ton des interventions de Léon XIII face aux désirs de Lord Halifax et de Portal, qui lui sont de toute évidence agréables, est ici révélateur. Et cela perçoit dans sa lettre *Ad Anglos* (*Amantissimae voluntatis*, du 14 avril 1895). La décision négative de *Apostolicae curae* (13 septembre 1896) doit être lue à la lumière du dossier des discussions, elles-mêmes conséquence du fait que du côté de Rome tout n'était pas clair. Et dans leur réponse, des hommes comme Gasparri et Duchesne hésitèrent, non entre la nullité et la validité, mais entre la validité et le doute. Cela fait réfléchir. Le dossier d'*Apostolicae curae* montre que cette décision (que Léon XIII prit avec souffrance) tranchait un problème canonique, mais ne réglait pas le problème dogmatique sous-jacent. Même une fois admise l'invalidité des ordinations anglicanes, on doit donc encore vérifier si dans ses grandes options doctrinales l'Église anglicane est demeurée en communion authentique

avec la grande Tradition catholique, tout en se coupant de Rome. Quel sens donner à l'affirmation du décret de Vatican II sur l'œcuménisme: «parmi les communions séparées du siège romain qui gardent en partie les traditions et les structures catholiques se distingue la communion anglicane» (n° 13)?

3. L'ambivalence anglicane, accentuée par la présence d'un courant *evangelical* attaché à des positions de la Réforme continentale mais néanmoins en pleine communion avec le courant plus romanisant, met évidemment au rouet l'esprit latin, surtout lorsqu'il essaie de découvrir les prises de position formelles. La célèbre analyse du premier Newman sur la *mid-way Church* ou la *via media* heurte de front la logique de l'Occident latin, que le droit canon habilite à juger en noir ou blanc, rarement en gris. Cet esprit latin a dû d'ailleurs être équilibré par une casuistique sacramentelle qui surprend les chrétiens de l'Eglise d'Angleterre depuis toujours à l'aise sous la *London fog* et les Orientaux très attentifs à l'ineffabilité des *res Ecclesiae et fidei*. L'anglicanisme excelle à trouver des expressions, des termes, des explicitations permettant même aux contraires de se concilier sans heurt. Ce qui paraît aux latins «inacceptable ambivalence» justifiant aussi bien une interprétation protestantisme qu'une lecture catholique, est pour les chrétiens de l'Eglise d'Angleterre l'expression de la «comprehensiveness» de la vérité elle-même. Bien à tort, nous semble-t-il, certains théologiens catholiques flairent une «volonté de duplicité» (*sic*) ou un «désir de compromis trichant avec la vérité» (*sic*) dans cette langue qui est celle des grands *divines* anglicans et du *Prayer Book* traditionnel. Une longue fréquentation de ces textes permet au contraire de s'y sentir parfois très proche de ce que l'on peut appeler «la prégnance» du style d'Augustin, inspirant tout autant Paschase Radbert que Ratramne.

On demandera sans doute, comme beaucoup de catholiques romains épris de clarté absolue qu'agace cette quête anglicane du langage médian, où trouver le critère permettant de savoir si l'on est encore dans la grande Tradition catholique ou si l'on a glissé dans l'un des courants de la Réforme luthérienne ou calviniste. La réponse à cette question est cruciale. En effet, si nous retournons au texte du Père Léandre de Saint Martin Jones que nous citions, il est clair que dans le luthéranisme et le strict calvinisme on retrouve également la doctrine catholique sur la Trinité, l'incarnation, la divinité de notre Sauveur, la providence, la prédestination, la «réception» des quatre premiers conciles généraux,

les trois symboles authentiques des Apôtres, de Nicée-Constantinople et de saint Athanase, le respect pour l'Eglise primitive, bref l'essentiel du donné de foi traditionnel, mises à part les doctrines sur la justification et les œuvres ou l'importance accordée au rôle du libre-arbitre, soulignées par le Père Léandre, et la vie sacramentelle de laquelle «les Protestants du continent rejettent plusieurs points». La différence entre Réformés continentaux et Anglicans viendrait-elle de ce que, au moment de la rupture avec Rome, l'Eglise d'Angleterre «en plus de conserver la même hiérarchie qu'elle avait avant le schisme» a gardé les principaux points dogmatiques de la grande Tradition surtout en matière culturelle? Mais la question demeure, tenace chez certains: «comment vérifier que le langage anglican exprime la foi que la Tradition confessait jusqu'au moment de la rupture»? Nous ne cessons d'entendre cette question. Elle en est venue à bloquer le dialogue.

A cette question, l'*ethos* de l'Eglise d'Angleterre, qu'on découvre à la longue par la lecture de ses grands *divines*, l'expérience de sa noble vie liturgique, l'étude de sa législation, l'analyse de sa vie synodale, apporte une réponse. Certes elle est, elle aussi, typique de l'esprit anglican. Pourtant elle a de profondes racines dans les couches sémitiques du donné chrétien. L'anglican est convaincu que pour saisir et juger la foi de son Eglise il ne faut pas aller d'abord aux documents, aux *Articles of Religion*, aux déclarations des Primats, il faut plutôt examiner avec esprit de finesse sa foi *in actu exercito*, c'est-à-dire sa foi en son acte concret, tout spécialement dans la grande expression collective qu'est la vie liturgique telle qu'elle est réglée par le *Prayer Book*. Cela vaut même pour découvrir la motivation profonde de son attachement au ministère épiscopal (et aux deux ordres du presbytérat et du diaconat) dont cette Eglise anglicane a toujours été, jusque dans ses périodes les moins «catholiques» et dans son courant *evangelical*, l'ardente gardienne. Le célèbre *Chicago-Lambeth Quadrilateral* (1886, 1888) incluait l'*Historical Episcopate* parmi les quatre exigences d'une authentique Unité. Et l'appel de Lambeth 1920, «*An appeal to All Christian People*», en soulignant que l'épiscopat était le ministère répondant au dessein de Dieu avait soin de le lier précisément à la célébration de l'authentique Eucharistie de la famille de Dieu<sup>3</sup>.

<sup>3</sup> That, in the opinion of this Conference, the following Articles supply a basis on which approach may be by God's blessing made towards Home reunion:



L'acte de foi ecclésial dit, dans la langue des faits, la vérité de la foi, un peu comme l'acte du martyr dit dans cette langue la conviction de la personne. Dans l'*ethos* anglican, cet acte est premier. Aussi, si l'on veut découvrir les assises les plus profondes de la foi de la communauté et leur lien avec la grande Tradition, c'est d'une part à sa ténacité dans la célébration des sacrements, d'autre part à la finalité qu'elle y attache, qu'il importe de recourir. Il se peut que, dans sa «comprehensiveness», l'Eglise d'Angleterre compte des membres recevant ses sacrements dans un sens protestantisant, d'autres les comprenant dans la ligne qui fut celle de la Contre-Réforme catholique, donc sans les précisions de Vatican II. Il se peut aussi que certains théologiens les conçoivent à la façon de Calvin, d'autres (comme Mascall) à la façon de Thomas d'Aquin. Mais l'anglican accorde à l'acte commun, s'il est enraciné dans la Tradition ecclésiale, l'importance que le catholique romain accorde à la déclaration du Magistère. Pour la conscience anglicane compte l'objectivité du rite, non l'interprétation du ministre qui préside la célébration, encore moins la spiritualité ou la théologie de ceux et celles qui y ont recours avec sincérité. La foi et l'intention de toute l'*Ecclesia Dei*, à laquelle elle demeure soudée en particulier grâce au ministère épiscopal traditionnel, envahissent et saisissent la petite communauté *hic et nunc* rassemblée, s'imposant à elle. La faiblesse, les limites, voire les errements de la communauté célébrante sont ainsi relativisés. Ici, la

The Holy Scriptures of the Old and New Testaments, as «containing the things necessary to salvation», and as being the rule and ultimate standard of faith.

The Apostles' Creed, as the Baptismal Symbol; and the Nicene creed, as the sufficient statement of the Christian faith.

The two Sacraments ordained by Christ Himself – Baptism and the supper of the Lord – ministered with unfailing use of Christ's words of institution, and of the elements ordained by Him.

The Historic Episcopate, locally adapted in the methods of its administration to the varying needs of the nations and peoples called of God to the Unity of His Church.

Lambeth 1920: But we submit that considerations alike of history and of present experience justify the claim which we make on behalf of the Episcopate. Moreover, we would urge that it is now and will prove to be in the futur the best instrument for maintaining the unity and continuity of the Church. But we greatly desire that the office of a Bishop should be everywhere exercised in a representative and constitutional manner, and more truly express all that ought to be involved for the life of the Christian Family in the title of Father-in-God. Nay more, we eagerly look forward to the day when through its acceptance in a united Church we may all share in that grace which is pledged to the members of the whole body in the apostolic rite of the laying-on of hands, and in the joy and fellowship of a Eucharist in which as one Family we may together, without any doubtfulness of mind, offer to the one Lord our worship and service.

vision anglicane est dans la ligne de celle d'Augustin justifiant le pédo-baptême. Augustin invoque alors la *fides Ecclesiae* qui comble l'inconscience et même le manque total d'intention du petit enfant porté par ses parents ou ses parrains. Analogiquement, la communauté anglicane célèbre se sait portée par la *Mater Ecclesia* qui lui donne sa foi, son intention. Toujours dans la ligne augustinienne, on songe également à la célèbre thèse sur le Christ Jésus président véritable de toutes les célébrations sacramentelles, que le ministre soit Pierre, Jean, André ou même Judas.

Tout cela vaut, évidemment, à condition que l'Eglise anglicane n'ait pas cessé de vouloir ce que veut la grande Tradition, que sa rupture avec Rome n'ait pas été aussi une rupture avec l'âme de la Tradition vivante. Or les anglicans de toute tendance disent: lisez le *Prayer Book* et vous y retrouverez cette *intention* de la grande Tradition, la finalité que les Pères de l'Eglise ont toujours donnée à la réception des sacrements, la qualité qu'ils ont toujours reconnue comme spécifique de l'agir chrétien authentique. Dans le cas de l'Eucharistie, par exemple, tout au long de son évolution, le *Prayer Book* est en plein accord avec l'Eglise des premiers siècles sur les points suivants, qui sont les points essentiels: c'est l'acte communautaire célébré en mémoire du Sacrifice du Christ, dans lequel on reçoit vraiment le vrai Corps et le vrai Sang du Seigneur, pour devenir en vérité les membres de son Corps ecclésial, à condition que le ministre qui préside soit dans la communion épiscopale authentique et que l'on soit fidèle à l'institution du Seigneur connue par l'Écriture. Les discussions et les divergences sur la transsubstantiation, sur la part prise par l'Eglise dans l'action sacrificielle, sur le réceptio-nisme, sur le culte rendu à la réserve eucharistique, sur les vêtements liturgiques du président, ne mettent pas en cause cette intention première de demeurer dans la fidélité à ce que la grande Tradition a toujours *visé*, ce vouloir de ne pas tricher avec la *finalité* du sacrement du Seigneur. Elles relèvent d'un autre registre, celui de l'intelligence de la foi, de la compréhension par l'esprit humain de réalités de Salut qui le transcendent et qu'il ne peut jamais saisir en toute leur ampleur. Or ce qui importe par-dessus tout est le registre de la *finalité*. Car celle-ci renvoie au dessein de Dieu. La fidélité essentielle à la grande Tradition se juge donc à ce registre.

4. Dans cette perspective, les différences de théologie apparaissent sous un jour nouveau. Elles peuvent être, en effet, plus des sources

d'interpellation mutuelle et d'enrichissement que des facteurs de division. Prenons cette fois pour exemple l'autre point qui s'est trouvé au cœur des polémiques et des controverses: la primauté romaine. L'Archevêque de Canterbury exerce au sein de la communion anglicane une certaine primauté universelle, qu'un théologien anglican qualifie même de «embryonic universal Primacy». Or la façon dont il exerce cette primauté est lourde d'enseignements pour ceux qui regardent vers Rome, au moment où l'Eglise romaine s'interroge sur le statut, l'autorité des conférences épiscopales. L'Eglise anglicane a toujours été convaincue que donner au Primat trop de pouvoir sur les autres évêques reviendrait à ruiner son influence. Cette influence s'exerce par persuasion, mise en dialogue, patiente écoute, communication à tous, des solutions trouvées en tel ou tel lieu, invitation à la décision. Mais d'autre part, l'expérience de la conférence de Lambeth 1988 a donné raison à ce que, dans son discours d'ouverture, l'Archevêque de Canterbury lui-même soulignait:

*ARCIC* pose aux anglicans la question de la primauté épiscopale dans l'Eglise universelle; cet instrument d'unité fait défaut depuis la rupture juridique effectuée avec Rome par Henri VIII, au XVI<sup>e</sup> siècle. Ce ne sont pas tous les anglicans qui voient avec sérénité le rétablissement d'un tel ministère.

Et plus loin:

Notre propre expérience d'appartenir à une Communion anglicane mondiale souligne aussi le besoin d'un centre personnel d'unité et de rattachement. Bien sûr, la primauté de Canterbury est très différente de la sorte de souveraineté exercée par les papes, depuis des siècles. Mais tous les chrétiens ne peuvent-ils en venir à considérer de nouveau la sorte de primauté exercée au sein de l'Eglise primitive, une «présidence d'amour» en faveur de l'unité de toutes les Eglises?

Après Lambeth 1988, la communion anglicane se trouve dans une situation difficile, confrontée à un risque d'éclatement que l'ordination épiscopale d'une femme aux Etats-Unis a encore augmenté. La dynamique de cette conférence de Lambeth a été celle d'une priorité du provincialisme sur la cohésion universelle, bouleversant le merveilleux principe rappelé par la Conférence de Lambeth 1920: «tout groupe doit être prêt, pour le *common fellowship*, à faire des sacrifices» car «la *communion* est le premier des biens». Plusieurs théologiens et évêques

anglicans en viennent ainsi à constater que la communion anglicane a besoin de renouer avec une primauté universelle capable de la garder, au prix de sacrifices, en une authentique unité de foi, de sacrements et de discipline, donc dotée du pouvoir *ad hoc*; ce qui fait loucher sur... Rome. En ce domaine crucial, les deux lectures de la primauté peuvent permettre une vision saine du nécessaire ministère de la communion universelle. Leur interpellation mutuelle est ainsi une grâce pour l'ensemble de la chrétienté.

#### LE PEU QUI NOUS DIVISE EST NÉANMOINS UN FOSSÉ IMMENSE

1. Peu nous sépare, mais il peut arriver que ce peu prenne subitement des dimensions inattendues, car des décisions unilatérales peuvent amener à penser que l'un des groupes s'est explicitement éloigné de la grande Tradition sur un point majeur. On sait que beaucoup de penseurs orthodoxes ont ainsi jugé que par la définition de la primauté et de l'infaillibilité de l'évêque de Rome, proclamée dans l'isolement et sans discussion avec les responsables des vieilles Eglises apostoliques, l'Eglise catholique romaine s'était elle-même coupée du flot de la Tradition indivise. Dans le cas des relations entre Rome et les Eglises anglicanes, la question de l'ordination des femmes à l'épiscopat pousse beaucoup de catholiques et même plusieurs anglicans à penser que la communion anglicane s'est, par cette décision unilatérale touchant à la question essentielle de l'épiscopat apostolique, retranchée de la Tradition «catholique».

Nous ne voulons pas traiter ici de ce cas, nous l'évoquons simplement pour illustrer la fragilité du lien qui continue d'unir l'Eglise catholique romaine et l'Eglise anglicane, par le biais de notre appartenance commune à la grande Tradition. Un rien peut survenir, et ce rien peut avoir aussi peu de relation immédiate à la foi que les motivations profondes de la rupture d'Henri VIII. Il se peut aussi – certains pensent que c'est ce qui sous-tend la question de l'ordination des femmes à l'épiscopat – que ce rien soit plus le fait d'une crise culturelle que d'une crise religieuse. Il est clair que la communion anglicane souffre d'un malaise provenant de l'extension d'une Eglise intensément marquée par le contexte et l'âme britannique face à des peuples d'une toute autre mentalité. Canterbury n'avait pas en ce domaine la capacité d'assimilation qui a permis à Rome de s'étendre sans se disloquer.

Toujours présente et porteuse d'une menace, cette fragilité ne peut être compensée que par un jeu de relations mutuelles renouant avec ce qu'étaient aux premiers siècles (mais cette fois à l'intérieur d'une communion juridiquement soudée) les échanges de lettres entre les responsables, les visites, les messages fraternels, mettant au courant des conséquences que pourrait avoir telle ou telle décision. Il est important de noter comment entre Rome et Canterbury des liens et des démarches de cette sorte existent, d'une façon officielle, depuis la visite de l'Archevêque Ramsey à Paul VI. L'établissement de telles relations et leur maintien prouve que sous la rupture juridique demeure la conscience, même à l'échelon officiel, d'une communion toujours fragile mais toujours désirée.

2. Mais quoiqu'il en soit de cette fragilité, le peu qui nous sépare est immense également pour d'autres raisons. Elles tiennent à ce que l'on appelle, surtout depuis la seconde et la troisième conférences de *Foi et Constitution* (Edinburgh 1937, Lund 1952), les facteurs non-théologiques de division. Il importe cependant de ne pas confondre, comme on le fait trop souvent, les divers groupes de facteurs en cause.

Plusieurs de ces facteurs sont d'ordre moral ou simplement éthique. Nous voulons dire par là qu'ils relèvent d'un certain sens de l'honneur blessé. Mais cette blessure est souvent marquée par le péché, dans un alliage où hybris, orgueil, refus du pardon, attachement têtu aux situations acquises se mélangent. Ce n'est pas être injuste que de souligner combien les catholiques romains anglais se sont montrés, jusqu'à la grande flambée de générosité intelligente sans doute déclenchée par l'esprit et le succès de l'*ARCIC I* et dont le cardinal Basil Hume, Bishop Alan Clark, Bishop Cormac Murphy-O'Connor et l'Archevêque de Liverpool Worlock sont les grands témoins, réticents face à toute démarche fraternelle vers l'anglicanisme. Celui-ci était l'ennemi. Il avait enlevé à la vieille Eglise catholique anglaise ses cathédrales, ses terres, son rôle socio-politique. Il avait persécuté ses membres, d'une façon souvent cruelle. Il avait banni toute expression de la foi catholique. Il avait fait des catholiques romains des citoyens de seconde zone. Aussi, Manning – bien en cour à Rome, et écouté du Saint Office – se sentait-il en droit de déclarer «l'Eglise anglicane doit être considérée comme la mère de toutes les aberrations intellectuelles et spirituelles qui

aujourd'hui masquent le visage de l'Angleterre»<sup>4</sup>. Les catholiques romains anglais ne voyaient qu'une solution, la conversion des anglicans. Toute main tendue avait pour eux couleur de trahison. On sait combien les vues ultramontaines de plusieurs prélats anglais étaient la conséquence de leur conversion, souvent douloureuse, à la «foi de Rome». Tout projet de *corporate reunion* leur semblait donc un pas en arrière inadmissible. Si nous évoquons cette situation, c'est parce que, en dépit de l'évolution de la mentalité catholique anglaise, ce «souvenir» du passé et cette réaction spontanée demeurent dans les sub-conscients. Là où, durant des siècles, les deux communautés ont vécu en rivales sur le même territoire, elles ont appris souvent plus à se suspecter, parfois à se détester, qu'à s'admirer mutuellement. Et ce que nous avons signalé des catholiques romains vaut aussi des anglicans. On connaît la lettre du prêtre anglican Sturges à son ami John Wilmot, en 1796, dans laquelle il exprime son étonnement devant la qualité des prêtres catholiques émigrés qu'il vient de rencontrer. Une telle qualité contraste tellement avec ce que les anglicans de son temps pensent du clergé «papiste» qu'il se sent obligé de rétablir la vérité<sup>5</sup>. Tout comme le sub-conscient catholique romain, le sub-conscient anglican reste marqué par cette défiance spontanée, ce recul face à «l'autre», cette empreinte gravée par des siècles d'histoire. Il suffit de s'adresser non plus à des évêques ou des théologiens mais à des groupes d'anglicans de bonne foi rassemblés au hasard pour s'en convaincre. Qui dit *romain* continue de dire *popish*, et qui dit *popish* dit quelque chose auquel d'instinct l'âme anglicane résiste. Il faut purifier nos mémoires confessionnelles, et ce n'est pas chose aisée. Comment parvenir à chasser les peurs héritées qui habitent le tréfonds des psychismes, à éclairer les larges espaces d'ombre qui par le jeu des osmose sociales sont dans tous les croyants mêmes les plus sincères?

<sup>4</sup> Cité dans B. and M. PAWLEY, *Rome and Canterbury*, London 1981, 192.

<sup>5</sup> I confess I have considered their general conduct as exemplary in the highest degree. I have upon all occasions, and to all persons, borne this testimony of them and bear it still with pleasure that, during their continuance here which is now, I think, above three years, I have never known any of them accused of any behaviour immoral or unbecoming; and have heard all those with whom I am well acquainted express in the strongest terms their gratitude for the protection, the relief and the humanity they have experienced from us.

(Texte cité dans S. DAYRAS and C. D'HAUSSY, *Le catholicisme en Angleterre*, Paris 1970, 81.)

3. A ces éléments qu'on peut appeler éthiques ou moraux il faut évidemment ajouter ce que nous mettons sous le mot, très difficile à définir avec netteté, *ethos*. La question de l'*ethos*, fondamentale en ecclésiologie, est aujourd'hui au cœur des discussions et des recherches sur la contextualisation, l'indigénisation, l'acculturation, l'inculturation. Et quiconque est mêlé de quelque façon à ces travaux sait combien ce domaine est complexe. Par *ethos* on entend l'ensemble que constituent, inséparablement, la culture, l'histoire, le patrimoine religieux, la race, les atavismes nationaux, la mentalité, le comportement inné d'un groupe humain. Il s'agit en fait du climat dans lequel baigne l'identité d'un conditionnement inconscient donné avec le sang, le sol, la langue, l'éducation. On vit sans cesse porté par ses racines, et une réalité ne devient élément intégrant de la vie d'un groupe que lorsqu'elle entre dans l'harmonie profonde de cet *ethos*. Autrement elle demeure à la superficie de la vie du groupe, réalité acceptée mais non authentiquement assumée, parfois même corps étranger. Dans son discours aux aborigènes d'Australie, Jean Paul II, parlant d'acculturation, exprime très bien ce lien entre l'*ethos*, tel que nous le concevons ici, et l'infiltration de la foi dans le concret de l'existence lorsqu'il dit:

L'Évangile de Notre Seigneur Jésus Christ parle toutes les langues. Il estime et embrasse toutes les cultures... *Cet Évangile vous invite aujourd'hui à devenir, de manière totale, des chrétiens aborigènes.* Cela répond à vos plus profonds désirs. Il ne faut pas que vous soyez un peuple divisé en deux parties, comme si un aborigène devait emprunter la foi et la vie du christianisme, à la façon dont on emprunte un chapeau ou une paire de chaussures à quelqu'un d'autre qui en serait le propriétaire. *Jésus vous appelle à accepter ses paroles et ses valeurs à l'intérieur de votre propre culture...*<sup>6</sup>

Or les grandes options doctrinales et liturgiques, profondément enracinées dans les tempéraments et les cultures, ont lentement fait germer des *ethos* chrétiens différents. Sous ce que nous appelons tradition latine, byzantine, slave, se cache cette osmose que nous décrivions et où les différences de foi ou de liturgie sont souvent inextricablement mêlées à des différences provenant du terreau humain où l'Évangile est accueilli. Dostoïevsky dirait que la sève de la foi puise de sa force vitale dans tous les suc de la terre où elle prend racine. Il s'est ainsi constitué

<sup>6</sup> Texte dans *DC* 84 (1987) n° 12, 61–63.

un *ethos* protestant; caractérisé par un certain regard sur la justification, sur les œuvres, sur le culte. Et il s'est constitué un *ethos* anglican, à mi-chemin entre l'*ethos* du christianisme médiéval anglais et l'*ethos* protestant.

Difficilement exportable hors de l'Angleterre – ce qui explique les difficultés provoquées dans la communion anglicane par tout ce que d'autres «provinces» cherchent à promouvoir sur la base de leur propre contexte culturel – cet *ethos* anglican a des caractéristiques nettes. Nous les avons évoquées ci-dessus en commentant le Rapport du Père Léandre de Saint Martin Jones, lui-même anglais et donc plus apte que d'autres à en saisir les implications. Du terreau britannique où il est né, l'anglicanisme tient une préférence instinctive pour une *comprehensiveness*, quelque peu floue on le reconnaît même à Canterbury, englobant les extrêmes, aussi bien dans le langage théologique et liturgique dans la structure à la fois synodale et primatiale ou dans l'allégeance soit *evangelical* soit *catholic*. Or cet *ethos* (auquel les catholiques romains anglais commencent à communier depuis qu'ils ont rompu avec l'ultramontanisme qui répondait à leur situation de minorité ayant à bien typer son identité) a peu de points communs avec l'*ethos* latin surtout lorsque celui-ci s'exprime dans la langue et les schèmes juridiques de la curie romaine. Il en résulte un mur, sinon d'incompréhension radicale, du moins de perplexité, de gêne, de peur de mal comprendre, de crainte de se laisser avoir. Et on exige pour accepter la main tendue des assurances ou des garanties que dans son *ethos* propre l'autre est incapable de donner.

Fossé immense, disions-nous, tout en profondeur. Nous sommes de plus en plus convaincu que nos résistances officielles à l'accueil des autres Eglises avides d'entrer en *communio* (comme le fut l'Eglise anglicane au moment de la rencontre entre l'Archevêque Ramsey et le pape Paul VI) ont leur source surtout dans ce registre de la mémoire blessée et du poids de l'*ethos*. Les positions les plus difficiles à changer sont celles qui viennent pour l'essentiel de ces réalités inpondérables. Ainsi on s'explique pourquoi les commissions de théologiens et d'experts aboutissent, avec leur compétence et leur honnêteté, à des consensus que leurs Eglises semblent suspecter, les trouvant trop généreux. La pensée théologique se montre plus ouverte au dialogue que l'*ethos* l'est à l'accueil. Or il ne peut exister de ressoudure de l'Unité sans que cette communion au niveau de l'*ethos* soit établie. Autrement la soudure



risque de n'être qu'un rafistolage cédant à la première épreuve, un peu comme l'*enôsis* réalisée au concile de Florence.

Cela vaut pour Rome et Canterbury. Ainsi s'explique aux yeux anglicans la longue tergiversation du *SCDF*<sup>7</sup> regardant son jugement sur le *Final Report* de l'*ARCIC I* en sa possession depuis 1981. Ainsi s'explique aux yeux catholiques romains l'étrange attitude de la Conférence de Lambeth 1988 qui «reçoit» chaleureusement ce *Final Report*, mais dresse sur le chemin de l'Unité un obstacle nouveau et plus difficile que tous ceux aplanis par l'*ARCIC I*, en votant la fameuse *Resolution* 88-001 sur l'ordination des femmes à l'épiscopat. A la majorité écrasante acceptant le *Final Report* fait pendant l'approbation par 423 voix contre 28 seulement (et 19 abstentions) de cette *Resolution* concernant le respect de la décision des Provinces qui décideraient d'ordonner des femmes à l'épiscopat. Et l'ordination de Barbara Harris aux Etats-Unis montre que ce n'était pas simple vœu pieux. Or les évêques de Lambeth connaissaient la correspondance entre Rome et Canterbury sur ce sujet, et le ton net de la lettre du cardinal Willebrands pourtant empreinte d'une émouvante espérance ne laissait aucun doute sur les conséquences d'une telle situation. L'*ethos* anglican est à l'aise dans les chemins qui n'avancent que par une succession de détours, comme le marcheur dans la brume. L'*ethos* romain ne veut avancer que dans la ligne droite, sous le soleil éclatant. Cette fois-ci le fossé dont nous parlons est évident. Comment le franchira-t-on? Est-ce que ce sera au prix d'un déchirement de la communion anglicane? Si telle était la solution ce serait un drame, celui que précisément les membres de l'*ARCIC I* ont toujours scrupuleusement cherché à éviter à tout prix...

Nous commençons cette conférence en évoquant avec un brin de nostalgie la grande espérance des membres de l'*ARCIC I*. On nous permettra de conclure en citant simplement les dernières lignes écrites par cette commission avant de se séparer:

Ce dialogue a (...) été orienté non seulement vers la réalisation d'un accord doctrinal, capital pour notre réconciliation, mais encore vers l'objectif, bien plus grand, de l'unité organique. La convergence qui se reflète dans nos Déclarations voudrait apparaître comme l'appel pour une forme nouvelle de relations entre nos Eglises, qui serait une étape sur la route vers l'unité chrétienne.

<sup>7</sup> Sacrée Congrégation pour la Doctrine de la foi.

Nous comprenons, sans pour autant les partager, les craintes de ceux qui pensent que ces *Déclarations* constituent une menace pour tout ce qui est caractéristique et vrai dans nos traditions propres. Notre espoir est d'entraîner avec nous, pour l'essentiel de nos accords, non seulement catholiques romains et anglicans, mais tous les chrétiens, et nous souhaitons que notre action puisse contribuer à l'unité visible de tout le peuple de Dieu autant qu'à la réconciliation de nos deux communions.

Nous sommes bien conscients de ce que nous devons aux autres, comme de tout ce que nous avons laissé à d'autres. Notre accord a encore besoin d'être mis à l'épreuve, mais en 1981 il est devenu tout à fait clair que, dans l'Esprit saint, nos Eglises se sont rapprochées en croissant dans la foi et la charité. Il y a de grands espoirs pour que des initiatives lourdes de sens soient prises avec audace afin d'approfondir notre réconciliation et de nous conduire plus avant dans la poursuite de la pleine communion pour laquelle nous nous sommes engagés, en obéissance à Dieu, depuis le début de notre dialogue.

C'était à Windsor, là où nous nous étions réunis pour la première fois, onze ans auparavant. Il pleuvait. Notre dernier repas ensemble, juste après la rédaction de ce dernier document, était empreint à la fois de tristesse et de joie. Bishop Alan Clark sut, comme toujours, trouver la phrase qu'il fallait: «nous avons vécu une expérience de grâce qui nous a tous changés; nous aimerions tant que cela dure sinon pour nous-mêmes du moins pour nos deux Eglises, mieux pour leur *communion* qui, nous le savons maintenant, existe à des profondeurs qui sont celles de l'Esprit qui ne les a pas quittées».

